

JAZZ

magazine

+ UN CD "JAZZ COLLECTION" OFFERT

N'AYEZ PAS
PEUR DU
FREE !

ERIC DOLPHY

PORTRAIT D'UN HOMME LIBRE

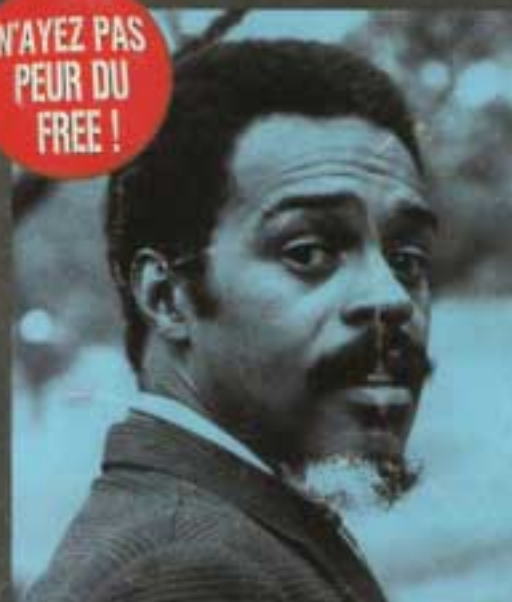
DOSSIER
COMPLET

TÉMOIGNAGES
DISCOGRAPHIE
SÉLECTIVE
PHOTOS RARES



MILES DAVIS
VISITE GUIDÉE DU
COFFRET 1963-1964

N'AYEZ PAS
PEUR DU
FREE !



ALBERT AYLER
LE RETOUR DU
SACRÉ FANTÔME

N° 552 OCTOBRE 2004

M 01923 - 552 - F: 5,00 €



Medley

PORTRAIT

Pascale Labbé à la folie

Dites 33 ! C'est le nombre de fous, institutionnels ou musiciens, réunis par Pascale Labbé pour le projet "Les lèvres nues" : une expérience unique, un travail exemplaire. Jean-Jacques Birgé a écouté, Pascale Labbé en a parlé.

BIRGÉ ÉCOUTE

Enfant, j'ai souvent détourné mes jouets pour les utiliser de manière peu orthodoxe. Un garage posé sur son toit devenait un château-fort, un fauteuil renversé une voiture de course, et les déguisements m'aidaient à assouvir ma plus grande passion : rêver. Emballé par tout ce qui sort de l'ordinaire, j'eus la chance d'entendre très jeune *La fleur de barbe* de Dubuffet, *Pour en finir avec le jugement de Dieu* d'Antonin Artaud, et l'album de Wild Man Fisher produit par Frank Zappa sur son label Straight. Récemment, je retrouvai sur Internet la chanson *They're Going To Take Me Away* de Napoleon XIV que Berthe adapta en français, il y a plus de trente ans, sous le titre *Ils finiront par m'enfermer*, mais cette fois j'en ignore la genèse. Je sentais bien que toutes ces musiques avaient en commun quelque chose qui tenait de la transgression, un angle inédit, un refus inexplicable de l'environnement social, une forme d'appropriation du réel par le délire, une expression unique et essentielle... Lorsque plus tard je découvris le free jazz, celui d'Ornette Coleman, d'Albert Ayler ou de Sun Ra, je crus d'abord qu'il y avait là quelque rapport de cousinage. Peut-être, mais cette folie du jeu était plutôt une forme de transe, voire un spectacle sciemment élaboré, contrôlé, de "performeurs" en représentation.

L'énigme de la création, doublée de mon propre autodidactisme, avait pu me tromper, probablement parce qu'il existe chez tous les artistes une sorte de folie, un refus de l'ordre établi, un dégoût du monde "tel qu'il est" ou tel qu'il leur est offert. Cette incapacité à partager le point de vue de tous, le consensuel, le "politiquement correct", les pousse souvent à s'inventer un univers bien à eux, un style, une morale qui se confond avec leur œuvre. Cela leur évite heureusement de se retrouver en porte-à-faux dans une société qui marginalise ceux et celles qui n'acceptent pas la règle du jeu, là où d'autres sombrent corps et âme dans la folie ou la délinquance. Cette théorie simpliste, que j'ai adoptée, tendrait à suggérer que l'art pourrait servir de garde-fou à ceux qui



Pascale Labbé

ont eu la malice ou la chance de savoir canaliser leurs refus ou leur révolte. Car, reconnaissons-le, la vie d'homme est une chose difficilement supportable, avec son cortège de contradictions, d'inégalités et d'épreuves. Lorsque je découvris le disque de Pascale Labbé, "Les lèvres nues", enregistré par des personnes totalement prises en charge par l'institution psychiatrique, je fus saisi par l'authenticité et l'évidence de la démarche. Quelle gifle portée à tous les professionnels de l'improvisation ! Ici, rien d'artificiel ni de surjoué : rien que du brut, de l'essentiel et de l'urgence ! On est comme on est, pas le choix ! Pascale Labbé réunit donc une vingtaine de non-musiciens communément appelés des "fous" et une douzaine d'improvisateurs, sur un même plan de compétence, celui de l'expression et du désir, fût-il obscur dans son objet. Les voix jouent de la douleur persistante et chantent la joie d'être ensemble, les instruments ponctuent la vie du monde dans un rituel forcément énigmatique. Avec ce projet, qui tient autant du geste expérimental que de la transmutation alchimique, nous retrouvons, plage après plage, l'émotion des meilleures chanteuses de blues, l'autodérision pathétique des chansonniers, la sauvagerie des écorchés vifs, la tendresse de ceux qui n'ont rien à perdre... Ici, le vécu est mis en abîme, pour être tout simplement élevé au niveau de l'art.

LABBÉ PARLE

« Il y a trois ans, l'association Les Murs d'Aurèle m'a demandé de venir faire un travail autour de la voix avec "des personnes ayant ou ayant eu recours à la psychiatrie". J'avais carte blanche mais avec la finalité de rencontrer le public, sans être limitée dans le temps. Après deux ans d'ateliers de pratique d'improvisation vocale, à raison de trois heures par semaine, j'ai invité des instrumentistes improvisateurs à nous rejoindre, durant un an, une fois par mois. Dès le début, j'avais enregistré pour comprendre ce qui se passait. Je réécoutais beaucoup. J'ai continué en enregistrant cette fois toutes les séances avec les musiciens. À partir des cinquante heures de musique stockée, j'ai fait un montage, d'abord

dans ma tête, de façon presque intuitive. Je l'ai ensuite réalisé techniquement avec Hugues Germain.

Comment les musiciens professionnels ont-ils vécu l'expérience ?

La rencontre a été immédiate. On prenait un café, on se disait bonjour, puis on improvisait toute la journée. Ce qui les a étonnés c'est que la musique était tout de suite là. C'était dû au travail en amont bien sûr, mais il y avait surtout une absence de coquetterie, une urgence.

Quelle est la part de l'improvisation ?

Nous sommes passés d'un travail autour de l'improvisation à une impro totale, sans aucune consigne.

Y a-t-il une différence entre jouer avec des "fous" et des improvisateurs ?

C'est là toute la question. La réponse est dans l'écoute du disque. Chaque personne est particulière. Il y avait aussi de "grands fous" parmi les musiciens ! Ceux que tu appelles "les fous" étaient probablement déjà allés plus loin dans l'exploration de leurs mondes. Ils ont moins de filtres sociaux, plus de visions, un imaginaire riche et détaillé. C'est ce que les improvisateurs cherchent. J'ai invité Christine Wodrascka, Christophe Rocher, Olivier Benoit, Paul Rodgers, parce que leur musique était aussi un reflet d'eux-mêmes.

Dans ce disque, on ne t'entend pas chanter ?

Ce n'est pas volontaire. J'écoutais et j'enregistrais. J'ai gardé un petit moment où je chante... Mon rôle était celui d'un médium, une présence discrète pour amener les situations. On choisissait des lieux. Le matin, il y avait des rendez-vous particuliers, l'après-midi des ensembles. Les instruments étaient là pour rappeler que nous étions dans le champ musical. À y réfléchir, je n'ai peut-être pas eu le cran de mettre dans le disque des séances uniquement vocales.

Avais-tu conscience de sa qualité d'art brut ? J'ai une maîtrise de psycho et un diplôme de

PATRON DE FESTIVAL A L'AFFICHE PAR ROBERT LATXAGUE

Vivement les Basques !

L'histoire d'Iñaki Añua à Vitoria ou les victoires de la parole.

Le blues du quotidien dans le débit plutôt lent, accentué, des mots lâchés dans la langue de Cervantès. Histoires, anecdotes, séquences "picante", ce conteur né se régale à raconter. Au présent, arguant que c'est bien dans un mariage consommé avec le Festival qu'il vit depuis vingt-huit ans : « *Jazzaldia – le festival de jazz – représente sa vraie vie* » confirme un ami de longue date. Au passé, pour retrouver l'empreinte du jeune Basque de Vitoria découvrant le jazz à douze ans : « *Mon frère avait rapporté un disque de Basie d'un voyage en Suisse : j'ai ressenti un choc à l'écoute de Basin Street Blues.* » Toujours par l'entremise de son aîné le voilà qui se branche sur l'émission de Tenot-Filipacchi sur Europe. Comme aurait dit Frank : « *Aficion garantie !* ». Vitoria-Gasteiz en Alava, sa ville, une famille de commerçants, la musique et les musiciens de découverts par hasard : l'histoire d'Iñaki Añua se tisse dans le décor d'une Espagne franquiste en pleine crise de tétanie dans ces années soixante. Et plus précisément dans la cité basque qui allait devenir la capitale de la Communauté Autonome d'Euskadi. Lycée, puis études d'ingénieur stoppées pour prendre la suite de la boutique familiale : électroménager, hi-fi, disques – rapidement il "priorise" les deux derniers produits. « *Sauf qu'en matière de disques, en Espagne on ne trouvait pas grand-chose, de la variété et du classique...* »

L'organisation de concerts ? « *J'avais dix-sept ans et de l'énergie à revendre. A l'occasion des fêtes patronales de la ville j'ai fait jouer des orchestres de bal, à l'heure de la corrida. Un type d'une radio locale, Pepe, m'a donné un coup de main. Les musiciens étaient payés sur les pourboires du bar...* » Retour au présent Señor Director. Le Gasteizko Jazzaldia aura bouclé cet été sa 28e édition avec au menu ou à la carte un spectre de jazz plus ou moins pimenté : de Bojan Z à Bugge Wesseltoft ou Hancock-Shorter en passant par Geri Allen, Solomon Burke ou Chano Dominguez. Quelle

que soit la tête d'affiche, la salle fétiche, Polideportivo de Mendizorrotza, enregistre 4000 entrées par soirée. « *Le festival a procédé par étapes. En 75 du dixieland ; en 80, quatre ans après la mort de Franco, les premiers orchestres noirs américains ; en 84 la fusion ; 88 : Miles pour la première fois et à partir de 90 l'apparition des jeunes musiciens de ce que j'appelle le jazz du XXIe siècle...* J'ai toujours tenu à démythifier le jazz, musique vécue comme élitiste en Espagne, où le jazz n'a pas d'histoire vécue comme en France ! Ici nous avons toujours fait le pari de construire. » Miquel Jurado, journaliste au quotidien *El País*, pousse plus loin l'analyse : « *A Vitoria c'est la ville qui tourne autour du festival, qui lui court après. Pas le contraire ! Iñaki a réussi à convaincre les élus, le Lehendakari (Président du Gouvernement Basque) et surtout le public local. Il fait plus d'abonnés qu'un festival similaire à Barcelone...* ». Le boss recentre son discours sur « *la nécessité de construire un festival où le spectateur quel qu'il soit doit se faire plaisir. Aussi ai-je monté des after hours au Canciller Ayala, un des meilleurs hôtels de la ville. Et ça marche : on y a retrouvé en train de faire le bœuf jusqu'à 6 heures du matin Joe Lovano, Marcus Miller, Roy Hargrove, Wynton Marsalis...* ».

Malin, avisé en affaires, diplomate, connaisseur du jazz, de ses hommes et femmes, sachant jouer sur l'excellence de l'accueil dans ce pays (basque) de gastronomie et bien-vivre, Iñaki confie : « *J'étais allé à Londres pour décrocher un contrat à bon prix pour l'orchestre de Basie. George Wein restait intraitable. Je lui sors une bouteille d'un grand vin d'Espagne et la pose sur la table. Il blêmit et baisse sensiblement le prix. J'en sors une seconde de mon sac. George éclate de rire et me répond : "A la troisième c'est moi qui vous paye en dollars !" Deux ans auparavant il m'avait parlé de sa cave. J'avais retenu quelques détails...* ». Histoire 2 : « *Je demande à Ella s'il est vrai que Picasso avait peint un portrait d'elle : "Oui, mais je ne l'ai plus car Norman Granz me l'a emprunté pour l'encadrer. Cet encadrement doit être très compliqué : je n'ai pas revu la peinture depuis des années !..* ».



musicothérapeute. J'ai donc eu, moi aussi, affaire à la psychiatrie. J'ai peut-être renoncé à devenir thérapeute lorsque j'ai découvert les œuvres de ceux que Dubuffet appelle "les grands contestataires". Son travail de collectage, puis de reconnaissance, n'a pas à ma connaissance d'équivalent en musique. Il faudrait mettre à la disposition des internés des magnétophones, des scènes ouvertes. Ici c'est un travail de groupe, avec une intention de rencontre, amorcé par l'institution. Pour me rapprocher de l'art brut, j'ai dû lutter pour réduire au minimum les consignes et le cadre.

Le disque, et plus encore le spectacle sur scène qui s'en est suivi, commencent là où le film documentaire de Nicolas Philibert, *La moindre des choses*, se termine. Ce n'est pas seulement un atelier, ou même un *work in progress*, il y a là un respect fondamental du travail de tous les participants...

Je voulais permettre une nouvelle rencontre, celle avec le public. Le concert était aussi improvisé que les séances, donc le risque entier. Et la responsabilité de chacun entière également. Je n'ai pas non plus signé le disque sous mon nom. *Les lèvres nues* était une revue surréaliste belge dans les années 50. Tant la référence dada que l'allusion buccale ou sexuelle sont très appropriées.

Quelle suite entends-tu donner au projet ? Plusieurs participants continuent à jouer sur scène. Si on nous invite demain, on ira, c'est très simple, comme pour n'importe quel musicien ! Il faudrait aussi multiplier cette expérience, que l'improvisation soit pratique courante dans les hôpitaux. J'aimerais bien citer deux phrases enregistrées qui ne sont pas dans le disque : "Un chant calme les mots", "Mais pourquoi tant de souffle ? Parce qu'il y a trop, et on le sait, et on veut combler ce trop". »

A ÉCOUTER "Les lèvres nues" (Nüba 03/Orkhëstra)

EN BREF Pascale Labbé codirige le label Nüba pour lequel elle a auparavant enregistré "Si loin si proche", et avec Jean Morières "Wakan". Elle a joué et enregistré avec Guillaume Orti, Bruno Meillier, Didier Petit, Christophe Rocher, Edward Perraud, Paul Rogers, Hugues Germain, Sophie Agnel... Elle chante actuellement dans les *Queneau et Rimbaud* de François Cotinaud, dans le spectacle multimédia *Off-Line* de Jean-Jacques Birgé et du peintre Nicolas Clauss, en duo avec Christine Wodrascka, et avec Jean Morières...